

Le magazine du PNUE pour les jeunes

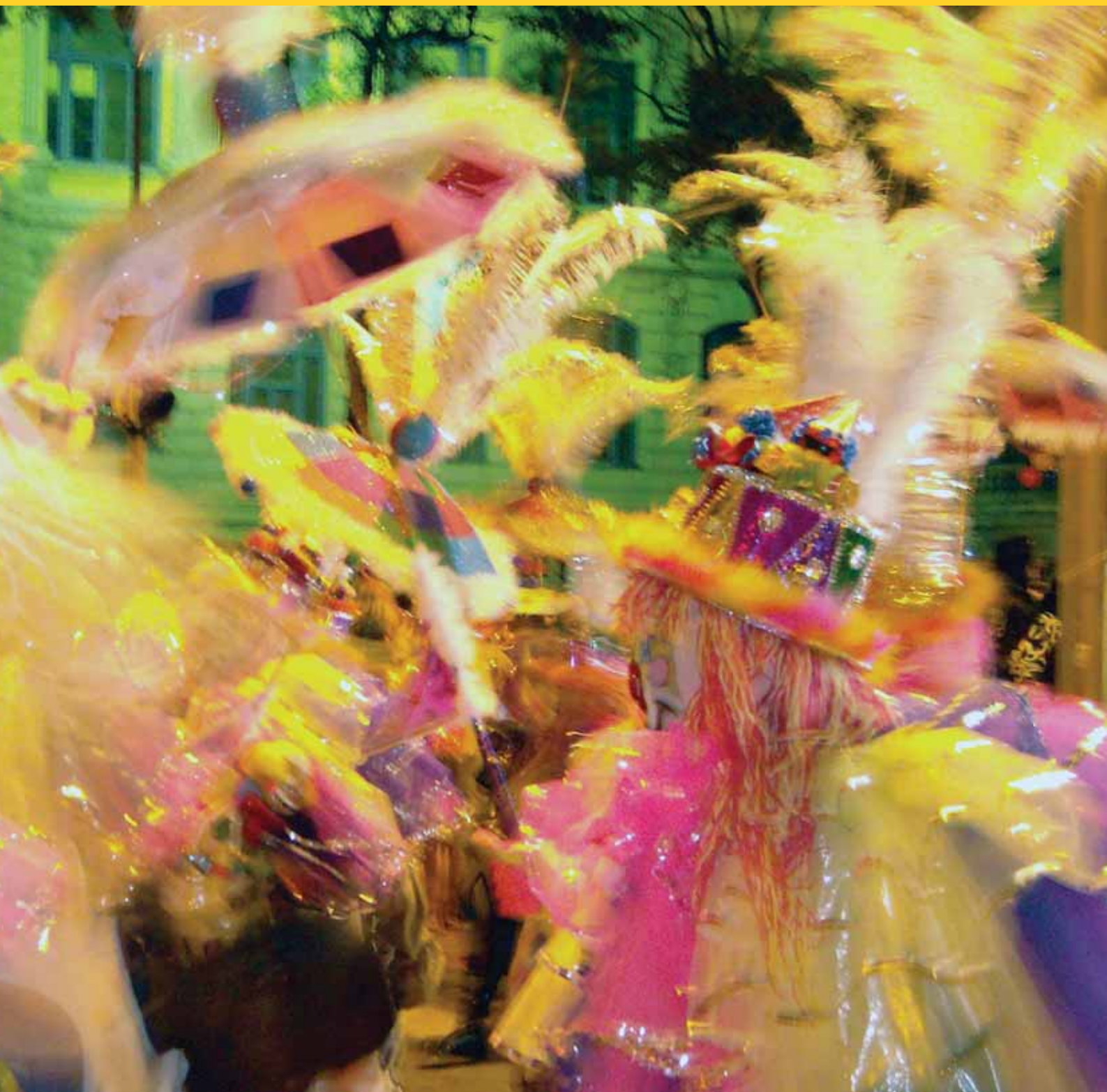


TUNZA



pour les jeunes · sur les jeunes · par des jeunes

En chemin vers Rio+20



La moitié de la planète : une seule voix

Emplois verts, options vertes

TUNZA

le Magazine du PNUE
pour les Jeunes.
Les numéros de TUNZA
peuvent être consultés
sur le site www.unep.org



Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE)

PO Box 30552, Nairobi, Kenya
Tél. (254 20) 7621 234
Fax (254 20) 7623 927
Télex 22068 UNEP KE
unepub@unep.org
www.unep.org

ISSN 1727-8902

Directeur de la publication Nick Nuttall
Rédacteur en chef Geoffrey Lean
Collaborateur spécial Wondwosen Asnake
Rédacteur Jeunesse Karen Eng
Rédacteur invité Daniela Jaramillo Troya
Coordination à Nairobi Naomi Poulton
**Responsable de l'unité Enfance et Jeunesse
du PNUE** Theodore Oben
Directeur de la diffusion Mohamed Atani

Maquette Edward Cooper, Équateur
Traduction Anne Walgenwitz/Ros Schwartz Translations Ltd
Production Banson
Photo de couverture Phade71/Flickr

Jeunes collaborateurs Andrew Bartolo (Malte); Alina Bezhenar (Russie); María del Refugio Boa Alvarado (Mexique); Mariana Carnasciali (Brésil); Ella Cunnison (R-U); Sebastien Duyck (France); Elham Fadaly (Égypte); Aghnia Fasza (Indonésie); Mary Jade P. Gabanes (Philippines); Shakeem Goddard (Ste Lucie); Christopher Grant (Saint-Vincent et Grenadines); Anisa Haernissa (Indonésie); Hu Ching (Singapour); M. Ihsan Kaadan (Syrie); Alex Lenferna (Afrique du Sud); Cassandra Lin (USA); Dalia Fernanda Márquez Añez (Venezuela); Michael Muli (Kenya); Andrea Nava (Guatemala); Shruti Neelakantan (Inde); Arleo Neldo (Indonésie); Maryam Nisywa (Indonésie); Stephen Njoroge (Kenya); Kevin Ochieng (Kenya); José Humberto Páez Fernández (Costa Rica); Gracia Paramitha (Indonésie); María Reyes (Équateur); Sarah Ervinda Rudianto (Indonésie); Neima't Allah Shawki (Soudan); Rishabh Singh (Inde); Pritish Taval (Inde); Ben Vanpeperstraete (Belgique); Victoria Wee (Canada); Daniel Zardo (Brésil).

Autres collaborateurs Karen Armstrong; Jane Bowbrick; Yu-Rin Chung (Bayer); Severn Cullis-Suzuki; Michael Dorsey; Ginnie Guillén; James Hung; Yolanda Kakabadse; Brice Lalonde; Frank Rothbarth (Bayer); Achim Steiner (PNUE); Zonibel Woods; Rosey Simonds et David Woollcombe (Peace Child International).

Imprimé à Malte

Les opinions exprimées dans le présent magazine ne reflètent pas nécessairement celles du PNUE ou des responsables de la publication, et ne constituent pas une déclaration officielle. Les termes utilisés et la présentation ne sont en aucune façon l'expression de l'opinion du PNUE sur la situation juridique d'un pays, d'un territoire, d'une ville ou de son administration, ni sur la délimitation de ses frontières ou limites.

Le PNUE encourage les pratiques écophiles, dans le monde entier et au sein de ses propres activités. Ce magazine est imprimé avec des encres végétales, sur du papier issu de forêts gérées de manière durable et avec blanchiment sans chlore. Notre politique de distribution vise à limiter l'empreinte écologique du PNUE.

SOMMAIRE

| | |
|--|----|
| La déclaration de Bandung | 3 |
| Rio+20 : un nouveau départ | 4 |
| La moitié de la planète : une seule voix | 6 |
| Une semaine d'inspiration | 6 |
| Nous y étions ! | 7 |
| Bienvenue aux nouveaux | 8 |
| Six minutes pour sauver la Terre | 10 |
| Sommets de la Terre et accords multilatéraux sur l'environnement | 12 |
| Emplois verts, options vertes | 14 |
| Dynamisme et motivation | 16 |
| Une inspiration partagée | 17 |
| Jeunes leaders | 18 |
| Commençons par des concessions personnelles | 20 |
| Sept pas vers l'avenir | 22 |
| Rêver et voir plus loin | 24 |

Reste au fait de TUNZA sur ton mobile

<http://tunza.mobi>

ou sur Facebook

www.facebook.com/TUNZAmagazine



**Partenaires
pour la Jeunesse
et l'Environnement**



Le PNUE et Bayer, multinationale allemande, spécialiste de la santé, de l'agrochimie et des matériaux de hautes performances, se sont associés pour sensibiliser les jeunes aux questions environnementales et encourager les enfants et les adolescents à se prononcer sur les problèmes mondiaux de l'environnement.

Signé en 2004, ce partenariat s'est renouvelé en 2007 et 2010, et il se poursuivra jusqu'en 2013. Il sert de cadre aux nombreux projets communs mis en œuvre par le PNUE et Bayer, notamment : le magazine TUNZA, le concours international de peinture sur

l'environnement pour les jeunes, les conférences internationales Tunza du PNUE, la mise en place de réseaux de la jeunesse pour l'environnement en Afrique, Asie Pacifique, Europe, Amérique latine et Caraïbes, Amérique du Nord et Asie de l'Ouest, le programme des Délégués Bayer pour la jeunesse et l'environnement, et un concours international de photographie en Europe de l'Est intitulé « Ecology in Focus » (Objectif Écologie).

Cette longue collaboration entre le PNUE et Bayer s'est transformée en un partenariat public-privé, qui sert de modèle aux deux organisations.

Durant Tunza 2011, les participants ont travaillé à la rédaction d'une déclaration forte et concrète, représentant les opinions de la jeunesse mondiale, qu'ils présenteront aux dirigeants du monde à Rio+20. Dans les semaines précédant la conférence, un comité directeur composé de membres du Conseil consultatif de la jeunesse Tunza et de dirigeants d'associations de jeunes du monde entier a rassemblé idées et déclarations pour créer un projet de déclaration de Bandung. Trois jours durant, les participants ont lu, discuté et amendé le projet. Lors de la séance plénière de clôture, les délégués ont finalisé la déclaration, dont voici quelques-uns des points saillants.

La déclaration de **BANDUNG**

Nous ... nous unissons pour demander aux dirigeants du monde de s'engager sur la voie d'un développement durable qui protège la Terre et ses habitants, pour notre génération et les générations à venir.

Rio+20 ... signale qu'une génération s'est écoulée depuis le Sommet de la Terre de 1992. À l'époque, le monde entier reconnaissait pour la première fois qu'un développement incontrôlé avait des coûts socioéconomiques et environnementaux. Nos gouvernements... ont promis de réduire la pauvreté, d'endiguer la dégradation environnementale et de renforcer l'équité. Les entreprises et les multinationales se sont engagées à respecter l'environnement, à rendre leur production plus verte et à compenser leur pollution. Pourtant, l'avenir de notre planète – notre avenir – est en danger. Nous ne pouvons pas attendre une génération de plus, jusqu'à Rio+40, avant d'agir.

Nous promettons de prendre les engagements suivants pour faire du Sommet de la Terre de Rio+20 un grand tournant en matière de changement :

- faire pression sur nos gouvernements pour qu'ils considèrent le Sommet de la Terre de Rio+20 comme une priorité absolue ;
- adopter des modes de vie plus durables et éduquer les populations locales, y compris les populations autochtones, en partageant nos connaissances sur un pied d'égalité.

Nous demandons instamment au Sommet de la Terre de Rio+20 de s'accorder sur le fait que toute économie verte devrait :

- protéger et valoriser les écosystèmes et les ressources naturelles dont dépend toute vie, et reconnaître les connaissances et savoir-faire des populations autochtones et des communautés locales ;
- investir dans une éducation et des initiatives sociales qui engendrent des valeurs de développement durable ;
- inciter les citoyens à protéger l'environnement dans leur vie quotidienne...

Nous demandons aux dirigeants du monde de venir à Rio pour réinvestir collectivement leur volonté politique dans :

- l'élaboration de plans de transition à une économie nationale verte et de calendriers d'action ;
- l'élimination progressive et responsable des subventions nuisibles à l'environnement ; la prise en compte des dimensions environnementales et sociales dans l'élaboration des politiques économiques, et l'adoption de mesures du développement autres que le produit intérieur brut...



Nous demandons aux dirigeants d'entreprises de s'engager collectivement à :

- assumer les responsabilités sociales et environnementales de l'entreprise en s'appuyant sur un nouveau modèle économique qui garantisse une utilisation durable des ressources ;
- assumer la responsabilité de la durabilité de leur chaîne d'approvisionnement et de leurs modes de production ;
- [augmenter] l'investissement dans des activités de recherche et développement scientifiques qui soient bénéfiques à l'environnement...

Nous devons analyser les forces et les faiblesses des institutions internationales en place et envisager de nouvelles structures institutionnelles pour nous guider vers une économie équitable, verte et durable. Nous considérons que les structures de ce type devraient :

- se concentrer sur l'application des accords et plans d'action internationaux existants ;
- faire en sorte que les gouvernements, les entreprises et les associations de la société civile tiennent leurs promesses et assument leurs obligations en matière de développement durable ;
- poursuivre l'application du principe de précaution et demander réparation pour les préjudices subis, comme cela s'applique aux nouvelles technologies et pratiques ;

et

Nous pensons qu'une saine gouvernance au niveau municipal, départemental, provincial et national devrait :

- faire participer activement tous les acteurs aux prises de décisions, en prenant en compte les idées et opinions des minorités, des déshérités, des illettrés et des chômeurs ;
- protéger et défendre les droits des jeunes générations et des générations futures.

Le texte intégral est disponible sur <http://www.tunza2011.org/index.php/agenda/bandung-declaration>

Rio+20 : un nouveau départ

Achim Steiner, le directeur exécutif du PNUE, a passé une partie de sa jeunesse au Brésil. Il évoque ici les questions que devra aborder la communauté mondiale à Rio de Janeiro en juin 2012.



IISD

veloppement durable et une éradication de la pauvreté suggère qu'en investissant 2 % du PIB mondial dans dix secteurs clés, et en accompagnant cet investissement de politiques publiques intelligentes, on pourrait développer l'économie mondiale et créer des emplois tout en évitant les chocs et crises de la trajectoire économique actuelle.

En cette Année internationale des forêts, la foresterie est un bon exemple tiré du rapport sur l'Économie verte : dans ce secteur qui représente actuellement 40 milliards de dollars, un investissement annuel supplémentaire correspondant à 0,034 % du PIB mondial pourrait augmenter de 20 % la valeur de la foresterie, qui atteindrait 600 milliards de dollars par an d'ici 2050. Plus de la moitié des fonds seraient investis dans la plantation de forêts sur des terres dégradées. Le reste serait consacré à la conservation des forêts, en recherchant divers objectifs comme la réduction des émissions de gaz à effet de serre et l'amélioration des réserves d'eau. Et il est probable que les emplois dans la foresterie passeraient de 25 millions à 30 millions au moins au niveau mondial.

En 1992, le Sommet de la Terre s'imposait comme la tribune du développement durable contemporain. Vingt ans plus tard, à l'heure où le monde se prépare pour Rio+20, le chômage des jeunes apparaît comme une préoccupation majeure.

Au niveau mondial, les jeunes représentent un quart de la main d'œuvre mais ils sont 40 % à être chômeurs. Dans de nombreux pays d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient, le chômage des jeunes tourne autour de 23 à 29 % ou plus, facteur qui a joué un rôle dans le Printemps arabe. Dans d'autres régions d'Afrique, le chômage des jeunes peut même atteindre 70 %. Et en Asie, les jeunes ont 4,7 fois plus de chances d'être au chômage que les adultes. Mais la crise de l'emploi des jeunes ne se limite pas à une région ou aux pays en développement : dans la zone Euro, le chômage touche désormais un jeune sur cinq, et dans certains pays, le chiffre est encore plus élevé.

Et même dans les pays où les jeunes semblent relativement épargnés par le chômage, les statistiques cachent parfois une tout autre réalité. L'Organisation internationale du travail (OIT), partenaire de l'initiative Économie verte du PNUE, estime que 28 % environ de tous les jeunes qui travaillent continuent à vivre dans une extrême pauvreté, au sein de foyers survivant avec moins de 1,25 dollar par personne et par jour. Et depuis la crise financière, davantage de jeunes, notamment en Amérique latine et

aux Caraïbes, ont uniquement trouvé du travail dans le secteur non officiel, c'est-à-dire « au noir ».

La Déclaration du droit au développement rédigée par les Nations Unies en 1986 stipule que tout le monde doit avoir « l'égalité des chances... dans l'accès aux ressources de base, à l'éducation, aux services de santé, à l'alimentation, au logement, à l'emploi et à une répartition équitable du revenu ». Lorsque les dirigeants du monde se réuniront à Rio en juin 2012, ils devront se poser cette question vitale : Comment développer les économies d'une manière qui génère suffisamment d'emplois décents tout en veillant à ce que l'empreinte écologique de l'humanité ne dépasse pas les limites de la planète ? Et n'oubliez jamais que dans notre monde de 7 milliards d'habitants, 1,3 milliard de personnes sont au chômage total ou partiel et que dans les dix prochaines années, les jeunes seront 500 millions de plus à entrer sur le marché du travail.

Comment la conférence de Rio+20 peut-elle relever ces défis et améliorer la situation de l'emploi à travers le monde ? Et la dimension environnementale, renforcée par Rio, peut-elle contribuer au pilier économique qui soutient le droit au développement, qui est actuellement le privilège de quelques-uns et le rêve et l'espoir de tant d'êtres humains ?

Le rapport du PNUE intitulé *Vers une économie verte : pour un déve-*



La réduction des émissions liées à la déforestation et à la dégradation des forêts (REDD ou REDD+), mécanisme issu de la Convention des Nations Unies sur les changements climatiques, constitue une source de financement supplémentaire. Grâce à ce mécanisme, l'Indonésie, qui accueille cette année la Conférence internationale Tunza des jeunes et des enfants, recevra jusqu'à un milliard de dollars de la Norvège. Et le pays est en train de tester des stratégies totalement inédites pour combattre les changements climatiques et pour accélérer l'Économie verte en tant que moyen permettant d'atteindre de grands objectifs du développement durable. Dans le Kalimantan, par exemple, le projet qui consiste à créer un Couloir vert en s'appuyant sur les fonds de la REDD+ est en bonne voie.

En Indonésie, les palmiers à huile, extrêmement lucratifs mais grands moteurs du déboisement, ne seront plantés que sur des terres dégradées. Et le pays a également fait le lien entre la santé des forêts et une exploitation minière plus durable : tout indique que le déboisement des hautes terres provoque une baisse considérable du niveau des rivières durant la saison sèche, ce qui empêche la circulation des barges transportant le minerai depuis la mine. Le transport par barge coûte environ 10 dollars la tonne alors que le coût par route se situe entre 40 et 60 dollars la tonne – sans compter que

la construction de routes est un autre moteur de déboisement. La REDD+ offre donc l'opportunité de limiter le carbone libéré dans l'atmosphère mais aussi de protéger les rivières. Ce faisant, elle préserve la compétitivité du transport fluvial et minimise l'empreinte écologique d'autres industries. L'Indonésie a également demandé l'aide de la REDD+ pour créer des emplois dans la gestion des ressources naturelles pour les travailleurs des villes situées à proximité.

La prochaine génération

À la fin de la conférence Tunza, les jeunes ont publié la déclaration de Bandung (voir page 3), leur participation au processus de Rio+20. Cette déclaration traduit les préoccupations de la prochaine génération de dirigeants quant à l'avenir de la planète et celui de leurs futurs emplois.

L'année 1992 était une époque de reprises en main. Aujourd'hui, un changement de cap s'impose à nouveau. Il faut davantage de justice et passer un nouveau pacte avec le public mondial pour qu'il sache que nous allons vers un progrès social qui puisse soutenir la vie, les moyens d'existence et les espoirs de cette génération et des suivantes. Le moment est venu d'adopter un droit au développement axé sur le long terme et non sur un enrichissement le plus rapide possible.

Les deux ou trois dernières années ont été marquées par la peur, les paroles dures et pour certains, par un sentiment d'impuissance face à la crise financière mondiale et à d'autres défis – comme les changements climatiques par exemple. Mais elles ont aussi été extraordinairement fécondes en débats intellectuels et en discussions qui ont permis à de très nombreuses idées novatrices et constructives d'émerger au sein des gouvernements, des universités, des organisations non gouvernementales, des associations et des entreprises, au sein même des Nations Unies et à travers la vision unique des jeunes du monde entier.

RIO+20 nous donne maintenant matière à réflexion. C'est le moteur et le point focal de cette prise de conscience mondiale, de ce sentiment qu'il faut laisser derrière nous une époque révolue pour entrer dans une nouvelle civilisation plus optimiste. Le Brésil, qui accueille le Sommet de la Terre de Rio 2012, fait vraiment partie de ce riche débat.

Rio+20 pourrait-il représenter un moment dans le temps où les idées, directions et valeurs qui lient toute l'humanité – et qui ont bien évolué depuis la naissance des Nations Unies – arriveront à maturité et porteront finalement leurs fruits ? C'est ce que les jeunes – et le reste du monde – sauront dans quelques mois.

Kevin Ochieng (24 ans), Kenya, Conseil de la jeunesse Tunza 2009-2011

« Ce qui est formidable avec les jeunes, c'est qu'ils ont des idées. Je crois que pour que les choses changent, il faut que le réseau Tunza, et la jeunesse mondiale en général, trouvent moyen d'exploiter les milliards de cerveaux de notre planète. En Afrique, tous les étudiants diplômés que je connais travaillent sur des projets. Où vont toutes ces idées ? Si nous les réunissions

toutes, imaginez à quelle vitesse nous pourrions changer le monde ! Je suis en train de concevoir un site permettant de recueillir, planifier et partager différentes idées, sur lequel il sera possible d'affiner ces idées et de voter. Avec le temps, les meilleures idées pourront réunir des soutiens et des financements. Le militantisme est utile, mais nous pourrions arriver à trouver des solutions alternatives encore plus efficaces. »

Sébastien Duyck (24 ans), France, Rio+20s <http://rioplustwenties.org>

« Si nous avons aujourd'hui le droit de participer, c'est parce que d'autres jeunes avant nous ont travaillé très dur. Nous devons donc exprimer des opinions ambitieuses et sans compromis. Si nous n'obligeons pas nos dirigeants à penser au long terme, nous n'obtiendrons jamais ce dont nous avons besoin. Notre rôle est de mettre de nouvelles solutions sur la table. »

La moitié de la planète : une seule voix



Des costumes nationaux hauts en couleurs et une excitation perceptible dans les multiples langues parlées en même temps ... la Conférence PNUE Tunza pour les jeunes et les enfants représentait l'humanité dans ce qu'elle a de plus divers et de plus unifié. Ces 1 400 jeunes venus de 118 pays se sont réunis à Bandung, en Indonésie, du 26 septembre au 1^{er} octobre 2011 pour discuter de l'état de la planète et des moyens qui permettront de forger leur avenir pendant la période de préparation de Rio+20, la Conférence des Nations Unies sur le développement durable. Grâce à des séances plénières et à des ateliers – dont beaucoup étaient animés par les jeunes eux-mêmes –, la Conférence a donné l'occasion aux participants d'aborder les thèmes de Rio+20 : gouvernance environnementale internationale, développement durable et économie verte. Ils ont aussi appris à faire entendre leur voix.

Le message de la conférence était clair : si le monde continue à se développer sans tenir compte des capacités de la planète, les jeunes – qui représentent la moitié de la population mondiale – seront les grands perdants. De nombreux jeunes subissent déjà les effets des pénuries d'aliments et d'eau, de la pollution et des changements climatiques dans leur propre pays. Et à travers le monde, 40 % des chômeurs sont âgés de 15 à 24 ans.

Pourtant, comme le faisait remarquer dans son discours inaugural Achim Steiner, le Directeur exécutif du PNUE, les jeunes sont bien placés pour demander le changement, bien sûr, mais aussi pour y participer. « Plus on grandit, plus on trouve de raisons pour expliquer que les choses ne peuvent pas se faire, » a-t-il déclaré. « Avec Tunza, vous réalisez que vous n'êtes pas seuls et que rien n'est immuable. Ce sont les gens qui obligent les gouvernements à changer leurs façons d'opérer, alors vous êtes très puissants. »

Une semaine d'inspiration par Cassandra Lin (13), USA, et Ella Cunnison (12), R-U

Nous avons passé une semaine formidable à la Conférence PNUE Tunza des jeunes et des enfants. Nous avons beaucoup travaillé mais nous étions très motivés. Nous avons tous contribué à la rédaction de la déclaration de Bandung, pour faire en sorte que les dirigeants présents à Rio+20 entendent les voix des enfants. Nous avons aussi aidé à planter la première forêt urbaine de Bandung et découvert la musique, les jouets et l'artisanat indonésiens traditionnels. Voici quelques réactions des participants.

Maryam Nisywa (15 ans), Indonésie

C'était formidable de voir tant de jeunes du monde entier apprécier ma ville.

Stephen Njoroge (11 ans), Kenya

J'ai l'impression d'avoir fait quelque chose d'important pour le monde, mais je voudrais maintenant témoigner de mon engagement en prenant une initiative de type pratique.

Pritish Taval (14 ans), Inde

Le développement durable est notre seul avenir. Les ressources naturelles s'épuisent jour après jour. Il faut que nous trouvions d'autres solutions pour assurer un avenir meilleur et plus sûr.

Shakeem Goddard (14 ans), Sainte-Lucie

Quand nous demandons à nos parents de nous acheter des trucs, nous faisons partie de l'économie – alors nous pouvons aussi faire partie de l'économie verte. C'était un privilège d'avoir pu participer à la déclaration. Peu de jeunes ont eu cette occasion.

Andrea Nava (13 ans), Guatemala

N'oublions pas qu'il faut sauver notre planète : nous n'en avons pas d'autre.

Ella Cunnison (12 ans), R-U

Nous, la jeune génération, avons promis de faire du monde un endroit plus durable. Je suis fière de ma participation et j'espère que les dirigeants du monde réunis à Rio+20 remarqueront tout ce que nous avons fait ici.





Nous y étions !

Des milliers de militants, parfois très jeunes, ont participé au Sommet de la Terre de 1992. Plusieurs de ces jeunes étaient présents à la Conférence de Bandung de Tunza en tant que moniteurs, prodiguant leurs conseils, renseignant et encourageant les représentants de Tunza qui prennent le chemin de Rio.

James Hung

Il y a 20 ans, nous ne disposions pas de l'Internet, qui est un outil puissant. Aujourd'hui le mouvement de lutte contre les changements climatiques l'utilise avec une grande efficacité, et il a joué un rôle fondamental dans le Printemps arabe. Nous devons donc nous encourager mutuellement à bien utiliser les réseaux sociaux.

Et n'oubliez pas que tout le monde n'aura pas la chance d'aller à Rio+20. Dans votre groupe, veillez à ce que toutes les régions du monde soient représentées, notamment les minorités et les populations autochtones.

À Rio, la première fois, nous avons vraiment réussi à bien discuter des différents problèmes. Je vous encourage donc à faire de la résistance, parce que ce sont les désaccords et le dialogue qui permettent de trouver un terrain d'entente.

Il est également important de comprendre et respecter les différentes stratégies. Discours, réunions, préparation, action directe... il y a un temps pour tout. Certains d'entre vous participeront dans le cadre d'une organisation non gouvernementale ou d'une délégation nationale, d'autres en tant que militants extérieurs. L'important, c'est d'être solidaires. Vous êtes impliqués ensemble et vous parlez d'une seule voix. À Rio 1992, nous étions solidaires : malgré les discussions internes concernant les stratégies, nous avons une solide base d'entente.

Zonibel Woods

Nous aurions dû être plus attentifs à l'après Rio. Pensez à ce qui se passera après Rio+20, de façon à ce que lorsqu'un pays promet de travailler sur de nouvelles idées, vous puissiez surveiller la mise en œuvre des engagements pris. En ce qui concerne la participation de la société civile, au niveau des Nations Unies, ce n'est qu'une question de précédent. Regardez comment fonctionnent le Fonds mondial pour la tuberculose et le paludisme et ONUSIDA : ce sont deux instances où la société civile siège et prend des décisions aux côtés des responsables gouvernementaux.

Michael Dorsey

La bonne nouvelle, c'est que l'Économie verte continue à progresser malgré la récession mondiale. Bien que les marchés sachent se montrer efficaces, ils n'ont jamais été conçus pour fournir de la justice, de l'équité ou de l'harmonie écologique ou socioculturelle. Vous avez donc beaucoup de travail devant vous. Mais les jeunes sont déjà en train de prendre la tête des forces de changement – même si cela ne se fait pas toujours sous les projecteurs. Les grandes avancées viennent du bas, de la résistance collective. Vous êtes des moteurs d'espoir pour les autres jeunes.



Photos : Karen Eng

LES JEUNES VOIX

Hu Ching (21 ans), Singapour, Délégué Bayer pour la jeunesse et l'environnement 2007

Le processus de déclaration a présenté quelques difficultés. En Asie-Pacifique, comme il existe de grandes différences entre pays développés et en développement, il n'a pas été facile d'atteindre un consensus. En Asie du Sud-Est, les principaux problèmes concernent la protection des forêts et l'éradication de la pauvreté, alors que

Singapour s'inquiète surtout des ressources et de l'efficacité énergétique.

J'avais aussi participé en tant que jeune à la COP-15, la Conférence de Copenhague sur le climat, lors de laquelle les pays avaient campé sur leurs positions, empêchant tout progrès. L'agenda de Rio sera plus large, plus holistique, et il englobera une gamme beaucoup plus diverse de questions. J'espère que les résultats seront plus probants.

Mariana Carnasciali (25 ans), Brésil www.cala-bocajamorreu.org

Je crois que ce retour du sommet est bon pour Rio. Quand un pays accueille un tel événement, il est obligé de repenser à sa manière de traiter l'environnement, et cela le force à traiter les problèmes de déchets et les problèmes de pauvreté. Le Brésil a déjà fait beaucoup de progrès en matière d'environnement, mais il reste encore du chemin à parcourir.

Bienvenue aux NOUVEAUX

Tous les deux ans, les représentants de la Conférence Tunza élisent de nouveaux membres au Conseil consultatif de la jeunesse Tunza (TYAC). Les délégués – un ou deux jeunes qui représentent chaque région du PNUE – aident et conseillent le PNUE sur les meilleurs moyens de faire participer les jeunes.

Amérique latine et Caraïbes

Dalia Fernanda Márquez Añez (22 ans), Venezuela



Études : Droit avec option Droits humains.
Problèmes régionaux : Taux élevés de déboisement en Amérique latine et dans les Caraïbes.
Infos perso : Je milite en faveur des droits humains, notamment le droit de chacun de vivre dans un environnement sain.

María del Refugio Boa Alvarado (22 ans), Mexique



Études : Gestion des ressources naturelles.
Problèmes régionaux : Changements climatiques, pollution de l'eau et accès à l'eau, perte de la biodiversité et déboisement, gestion des déchets.
Infos perso : Je m'intéresse à l'élaboration de politiques publiques fondées sur l'accès à un enseignement de qualité et à la création d'emplois dans le cadre d'une économie verte.

Europe

Andrew Bartolo (on m'appelle Chucky) (18 ans), Malte



Études : Architecture.
Problèmes régionaux : Nous avons des problèmes liés à l'urbanisation et au déboisement, qui nuisent à la biodiversité. La mer Méditerranée souffre aussi de pollution et de surpêche.
Infos perso : Ma passion, c'est de donner la possibilité de s'exprimer à ceux qui n'ont jamais l'occasion de le faire. C'est pour cela que je participe à l'initiative du PNUE.

Asie de l'Ouest

M. Ihsan Kaadan (23 ans), Syrie



Études : Médecine.
Problèmes régionaux : Pénuries d'eau, désertification, pollution et changements climatiques. Ce qui caractérise ces menaces environnementales, ce sont les interactions qui existent entre elles.
Infos perso : En tant qu'étudiant en médecine, j'étudie les impacts de divers types de pollution environnementale sur le corps humain.

Peuples autochtones



José Humberto Páez Fernández (20 ans), Costa Rica

Études : Programmation informatique et gestion des ressources naturelles.
Problèmes régionaux : Ce sont les populations autochtones qui sont les plus touchées par les changements climatiques et elles souffrent d'un manque de connaissances de l'environnement.
Infos perso : Ma passion est la protection des ressources naturelles et la participation active des jeunes aux questions environnementales.





Asie-Pacifique

Shruti Neelakantan (20 ans), Inde



Études : Journalisme.

Problèmes régionaux : Sécheresse, inondations et autres conséquences des changements climatiques inquiètent particulièrement les cultivateurs indiens. De plus, nos côtes sont menacées par la hausse du niveau des mers.

Infos perso : Parallèlement à mes activités écologiques, j'ai l'intention d'axer mes études supérieures sur le développement durable et la politique.

Gracia Paramitha (22 ans), Indonésie



Études : Diplômée en relations internationales, travaille actuellement au ministère indonésien de l'Environnement.

Problèmes régionaux : Difficultés avec le concept d'économie verte. Le plus important, c'est l'information du public, et l'action : recycler, créer des emplois et encourager les éco-entreprises.

Infos perso : Rares sont les personnes, et notamment les jeunes, qui savent comment aborder les problèmes environnementaux lors d'un processus de négociation. Je veux partager mes connaissances de la diplomatie avec les jeunes.

Afrique

Neima't Allah Shawki (20 ans), République de Soudan



Études : Foresterie.

Problèmes régionaux : La désertification et le manque de ressources en eau.

Infos perso : Je me passionne pour les forêts et le déboisement. J'ai beaucoup travaillé sur les forêts du Soudan et j'encourage les gens à conserver nos terres vertes, pour les protéger de la désertification.

Elham Fadaly (20 ans), Égypte



Études : Génie électronique, génie mécatronique.

Problèmes régionaux : Accès aux services énergétiques.

Infos perso : Je veux absolument continuer à travailler pour des associations d'intérêt général et dans le domaine du développement durable dans le cadre de mes études. Je rêve de créer des villes zéro déchet dans ma région.

Photos : Karen Eng

LES JEUNES VOIX

Daniel Zardo (24 ans), Délégué Bayer pour la jeunesse et l'environnement 2010

Nous disposons de tout ce qu'il faut pour vivre durablement – argent, technologie, connaissances – mais ce qui est vraiment difficile à changer ce sont les mentalités et les modes de vie. Je viens de former l'Agence brésilienne d'innovation et de durabilité, un groupe de jeunes qui travaillent ensemble pour proposer aux jeunes chefs d'entreprise la formation et l'aide nécessaires pour rendre leur entreprise durable. Au Brésil, les jeunes que je connais se passionnent pour Rio+20. Nous espérons que les nations du monde pourront prendre et mettre en application de grandes décisions favorisant le développement durable.

Rishabh Singh (17 ans), Inde

Un pays préfère toujours l'industrialisation à « l'environnementalisation ». L'Inde a envie de se développer, et le gouvernement voit surtout les bénéfices à court terme d'une grande économie par rapport à ceux d'une économie stable et durable. C'est à ce défi que nous sommes confrontés : convaincre les autorités de faire des investissements à long terme. Notre délégation a demandé à ce que la coopération intergouvernementale soit ajoutée à la déclaration de Bandung, parce qu'il est indispensable que les pays s'entraident. L'environnement ne connaît pas de frontières, et les pays appartiennent tous à la même planète.

Six minutes pour sauver la Terre

En 1992, Severn Cullis-Suzuki, une jeune Canadienne de 12 ans, avait pris la parole lors du Sommet de la Terre de Rio. Avec éloquence et passion, elle s'était adressée aux dirigeants mondiaux, pas en tant que politiques, mais en tant que parents, grands-parents, oncles et tantes. Elle leur avait rappelé qu'ils n'étaient pas là pour protéger la Terre pour des raisons économiques ou politiques, mais pour le bien de ceux que nous aimons. Severn avait profondément ému son public, et elle était devenue une figure emblématique du mouvement écologique. Répertorié sous le titre *La jeune fille qui a fait taire le monde pendant six minutes*, le clip de son discours continue à circuler sur YouTube, et à inspirer des jeunes du monde entier. Nombreux sont ceux qui ne réalisent pas que cette intervention a déjà 20 ans.

Depuis, Severn a écrit un livre, lancé un groupe de réflexion, présenté une émission de télévision et obtenu une licence en botanique ethnique. Cette maman de 32 ans vit à Haida Gwaii, un archipel de la côte ouest du Canada, et elle se prépare à participer à Rio+20 dans le cadre de « WE CANada », initiative qui vise à porter la diversité des opinions canadiennes à l'attention du gouvernement de son pays et de Rio+20. TUNZA a discuté avec elle de l'après Rio, de ce qui a changé depuis 1992, et de ce qu'elle attend de Rio+20.

TUNZA : En tant qu'adulte, quel regard portez-vous sur votre discours au Sommet de la Terre ?

Severn : Depuis ce discours, j'ai passé ma vie à parcourir le monde et à parler en tant que jeune qui s'inquiète pour l'environnement. Mais cela fait si longtemps que je me sens presque étrangère à ce discours, et je me suis souvent demandé pourquoi il était si important à l'époque et pourquoi il continue à émouvoir ainsi. Nous ne savions pas qu'il était enregistré : par la suite, l'ONU nous a envoyé la vidéo, et nous avons distribué le clip sur demande, d'année en année. Maintenant, grâce à YouTube, il intéresse une nouvelle génération. Je crois que le clip continue à plaire parce qu'il parle du besoin de laisser les jeunes s'exprimer et de la puissance de leur voix. Il faut rappeler aux adultes les conséquences de leurs actes, même s'ils ont de multiples intérêts et intentions cachées. Les jeunes voient les choses comme elles sont et demandent à



leurs aînés de se justifier. Les jeunes ne savent pas ce qui n'est pas possible.

Quand mon association écologique est allée à Rio, rien n'était prévu pour faire participer les jeunes. On nous disait que nous étions dingues, surtout mes parents. Finalement, on a obtenu le soutien d'autres associations. Le discours, c'était un pur hasard : on s'était inscrit en tant qu'organisation non gouvernementale, et c'est grâce à un désistement que nous avons été invités à une séance plénière. Je n'avais donc pas besoin d'être diplomate. Nous voulions être la conscience des décideurs et leur rappeler qui ils étaient vraiment : pas seulement des politiques, mais aussi des parents et des grands-parents.

Les gens continuent à trouver votre discours pertinent et enthousiasmant... Est-ce que cela signifie que rien n'a changé ?

Il est certain qu'aujourd'hui les gens connaissent beaucoup mieux les problèmes d'environnement, mais les impacts immédiats ne sont pas faciles à mesurer. Il y a eu des changements, c'est sûr. En 1992, nous nous inquiétions de la couche d'ozone, mais grâce au Protocole de Montréal, la question est désormais moins brûlante. Et comme l'ONU a pris des initiatives pour que les pays gèrent ensemble nos biens communs, nous avons désormais des systèmes et processus de protection de l'environnement qui n'existaient pas à l'époque – et où serions-nous sans eux ? Comme les relations publiques ne sont pas la grande force de l'ONU, la plupart des gens ne se rendent pas compte des progrès qu'elle a facilités. Mais il faut que nous renforçons les systèmes et institutions qui sont déjà en place. Le débat sur la gouvernance qui se tiendra à Rio+20 arrive à point nommé. Il faut d'ailleurs noter que les jeunes – qui représentent plus de la moitié de



Nick Wrebe/GNU FDL/Wikipedia

la population mondiale – font désormais partie du processus.

À votre avis, faudrait-il revoir la façon dont est présentée la protection de l'environnement ?

Les médias adorent tout ce qui est négatif. Il serait plus constructif d'envoyer des messages qui responsabilisent les gens – « voici où nous allons, voici ce que nous avons réussi à faire » – de façon à montrer que le changement est vraiment possible, surtout au niveau des communautés. La meilleure façon de motiver les gens en se servant de données réelles est d'associer toute information inquiétante à une possibilité d'agir : « Que pouvons-nous faire ? Essayons de trouver une solution. » Les jeunes, en particulier, sont parfaitement capables d'accepter les mauvaises nouvelles s'il existe un moyen de changer les choses.

Depuis votre discours, nous sommes presque 2 milliards d'humains de plus. Que pensez-vous de la croissance de la population mondiale ?

Il est certain que la planète en souffre. Mais la démographie est surtout une question de consommation. Il faut, par exemple, examiner l'empreinte écologique pour voir à quel rythme les différents pays utilisent les ressources. Il faut bien cadrer la protection environnementale et ne pas s'en servir pour attribuer des responsabilités ou excuser l'inaction. Le monde développé pourrait dire : « Nous n'avons pas de problème de démographie, pourquoi se préoccuper des problèmes environnementaux alors que d'autres sont responsables de la surpopulation ? »

Il faut que les modes de consommation changent aux niveaux infrastructurel

Sharon Kalliss



Langara Fishing Adventures/Flickr



et culturel. En Amérique du Nord, par exemple, il n'est pas simple de ne pas participer à la destruction de l'environnement. Les transports, l'agro-alimentaire... intrinsèquement, tout est organisé de manière non durable. Alors, les gens ont un sentiment d'impuissance, ce qui engendre souvent l'inertie.

Qu'espérez-vous pour vos propres enfants ?

J'espère que mon fils pourra pêcher comme le faisaient ses ancêtres. Son père est un Haida – un peuple des Premières nations qui vit sur cette île depuis 10 000 ans. Je veux apprendre à mon fils que c'est à nous qu'il appartient de protéger cette île pour les 10 000 prochaines années.

Pensez-vous qu'élever vos enfants dans la culture des Premières nations leur apprendra à mieux gérer l'environnement de manière responsable que d'autres ?

Oui. J'ai toujours passé du temps ici sur Haida Gwaii, et cela m'a profondément marquée. Mes parents m'ont appris à défendre mes idées, mais ma connaissance profonde de l'environnement vient du temps passé en compagnie de mes aînés. Aujourd'hui encore, si nous pouvons pêcher des crabes et des flétans ici, c'est parce que la population de l'île pratique une pêche durable depuis des milliers d'années.

La tradition est très utile dans ce

Sharon Kalliss



Langara Fishing Adventures/Flickr



domaine, mais au départ, nous avons tous des traditions. Quand nous déménageons et que nous coupons les liens avec une terre que nos ancêtres ont protégée pendant des siècles, nous perdons les connaissances qui permettent de vivre en harmonie avec cette terre. Les gens qui restent sur place ont plus tendance à penser : « Comme mes enfants vont devoir vivre ici, je ne dois pas faire n'importe quoi. » C'est un principe qui incite à prendre ses responsabilités quel que soit l'endroit où l'on vit.

Qu'espérez-vous pour Rio+20 ?

J'ai assisté à de nombreux sommets mondiaux, et ils sont essentiels. Nous espérons que les dirigeants du monde trouveront des réponses et qu'ils mettront en place de nouvelles politiques révolutionnaires. Et il est important que nous nous fassions entendre. Mais nous ne pouvons pas attendre que les changements viennent du haut. Ce sont les initiatives pratiques, prises aux niveaux local et municipal, qui produisent des résultats concrets.

Douglas Jason/Flickr



Douglas Jason/Flickr

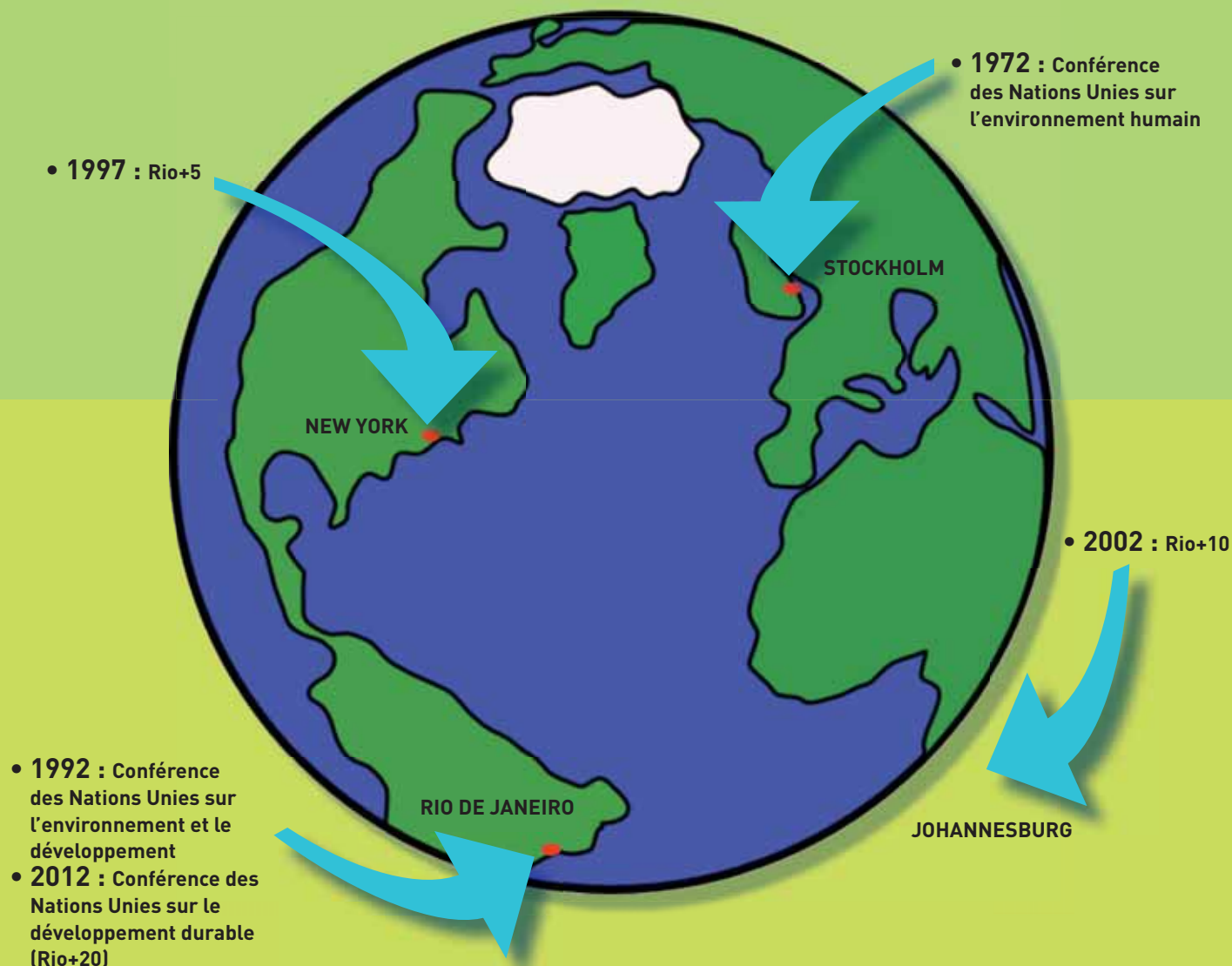


Alors que peuvent faire les jeunes ?

D'abord, écouter leur passion. Qu'est-ce qui t'intéresse ? Quels sont tes talents particuliers ? Aujourd'hui, pour devenir durable, la société a besoin de tout le monde dans tous les domaines. On s'imagine souvent que pour faire une différence il faut devenir « écologiste ». Je ne suis pas d'accord. Quel que soit le domaine qui t'intéresse, tu peux le rendre plus durable.

Il faut aussi bien connaître l'endroit dans lequel tu vis. Va voir ta déchetterie, ton réservoir ou ton usine de traitement des eaux. Rends-toi sur les lieux de conflits environnementaux locaux et intéresse-toi aux problèmes. En te sentant concerné et bien informé, tu n'auras pas peur de t'exprimer. Et rien n'est plus puissant qu'un jeune qui prend la parole pour énoncer des vérités.

Sommets de la Terre et accords



Après vérification, TUNZA a découvert qu'il existe plus de 200 AMEs. En voici quelques-uns :

ACCORDS MONDIAUX

- Convention sur la pollution atmosphérique transfrontière à longue distance (CLRTAP) (1979)
- Convention de Vienne pour la protection de la couche d'ozone (1985) et son Protocole de Montréal relatif à des substances qui appauvrissent la couche d'ozone (1989)
- Convention de Bâle sur le contrôle des mouvements transfrontières de déchets dangereux et leur élimination (1989)
- Convention de Rotterdam sur la

- procédure de consentement préalable applicable à certains produits chimiques et pesticides dans le commerce international (1998)
- Convention cadre des Nations Unies sur les changements climatiques (UNFCCC) (1992)
- Convention de Stockholm sur les polluants organiques persistants (2001)
- Convention de l'UNESCO concernant la protection du patrimoine culturel et naturel mondial (1972)
- Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction (CITES) (1973)
- Convention de Bonn sur la protection des espèces migratoires (CMS) (1979)

- Convention de Ramsar sur les zones humides d'importance internationale notamment en tant qu'habitat des oiseaux d'eau migrateurs (1971)
- Convention sur la diversité biologique (CBD) (1992) et son Protocole de Carthagène sur la biosécurité (2003)
- Commission mondiale des aires protégées (WCPA) de l'UICN (1948)
- Code international de conduite de la FAO sur la distribution et l'utilisation des pesticides (1985)
- Convention des Nations Unies sur la lutte contre la désertification (UNCCD) (1994)
- Accord international sur les bois tropicaux (ITTA) (1994)
- Forum des Nations Unies sur les forêts (UNFF) (2000)

multilatéraux sur l'environnement

RIO+20

C'est en 1972, avec la Conférence des Nations Unies sur l'environnement humain, que commencent les premières conférences internationales sur l'environnement. Le PNUE voit alors le jour, rapidement suivi de nombreux accords internationaux. Mais ce n'est qu'en 1992, lorsque 172 nations se réunissent à Rio de Janeiro pour le premier Sommet de la Terre – la Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement – que le mot « vert » devient la norme dans le langage courant et que l'environnement entre en politique. Apparaît alors toute une série de conventions, conférences et activités. Aux quatre coins du monde se créent des ministères de l'Environnement dans des pays qui n'en avaient jamais eus, et le nombre d'accords multilatéraux sur l'environnement (AME) augmente considérablement.

Véritablement internationaux, certains AME traitent de menaces écologiques comme les changements climatiques ou la pollution atmosphérique transfrontière et concernent une majorité de pays ; d'autres, comme les accords du PNUE sur les mers régionales, traduisent la portée géographique plus limitée d'un problème, et la nature locale des solutions potentielles.

Cette multitude de traités souligne l'évidente interdépendance des problèmes qui en sont à l'origine. Aucun pays ne peut – ou ne doit – ignorer les questions environnementales. Pour nous-mêmes, pour nos voisins et désormais pour ceux qui vivent à l'autre bout de la planète, nous devons tous coopérer à la recherche d'une forme efficace de gouvernance environnementale mondiale, qui prenne en compte les inquiétudes des riches et des pauvres, des petites nations comme des grandes, en préservant l'équilibre de la santé à long terme de la biosphère. Quand on voit l'ampleur de la tâche, on comprend que les participants aient du mal à trouver un terrain d'entente et à s'engager dans le cadre d'AME.

Et parvenir à un accord n'est qu'une première étape. Chaque AME demande à ses pays participants d'élaborer des mécanismes d'application spécifiques et de remplir leurs obligations – rapports, formation et sensibilisation du public, et bien d'autres activités. Ainsi, le ministre de l'Environnement de chaque pays se trouve face à une très longue liste d'obligations à respecter, liées à un nombre variable d'accords. Cela présente certaines difficultés pour un grand pays disposant de fonds importants et de nombreuses équipes de collaborateurs, mais c'est extrêmement

difficile pour un petit pays de quelques millions d'habitants aux ressources modestes. Il faut beaucoup de temps pour apprendre à surveiller efficacement les tendances environnementales et encore plus longtemps pour les inverser.

Compte tenu de l'ancienneté de certains AME, on peut s'attendre à ce qu'il y ait entre eux quelques incompatibilités. De plus, il peut exister des conflits d'intérêt entre organismes d'application. Le moment est donc venu d'adopter une approche plus globale. C'est pour cette raison que la gouvernance environnementale internationale est un des thèmes clés de Rio+20, les autres étant le développement durable et l'économie verte. Il faut que l'environnement soit placé au cœur de toute question, qu'elle soit d'ordre commercial, politique ou liée aux droits humains.

On a parfois tendance à penser que les rouages de la bureaucratie internationale bougent trop lentement pour être efficaces, à critiquer et à faire preuve de pessimisme quant à ce qui a déjà été fait ou peut l'être. Mais il ne faut pas oublier que beaucoup a été déjà réalisé ou est en cours de réalisation, et ce grâce aux accords internationaux et à ceux qui les ont créés. Informe-toi et participe !

Convention internationale pour la réglementation de la chasse à la baleine (ICRW) (1946)

Programme d'action mondial pour la protection du milieu marin contre la pollution due aux activités terrestres (GPA) (1995)

Convention des Nations Unies sur le droit de la mer (UNCLOS) (1982)

Plan d'action pour les mammifères marins (MMAP) (1984)

ACCORDS RÉGIONAUX

Convention internationale pour la conservation des thonidés de l'Atlantique (ICCAT) (1966)

Convention de Barcelone sur la protection du milieu marin et du littoral de la Méditerranée (1976)

Convention d'Abidjan pour la coopération dans la protection et le développement de l'environnement marin et côtier de l'Afrique de l'Ouest et du Centre (1981)

Programme d'action pour les mers d'Asie de l'Est (1981)

Convention de Carthagène pour la protection et le développement de l'environnement marin dans la région des Caraïbes (1983)

Convention de Nairobi pour la protection, la gestion et le développement de l'environnement marin et côtier de la région de l'Afrique de l'Est (1985)

Programme d'action du Pacifique Nord-Ouest (1984)

Convention du Guatemala pour le Pacifique Nord-Ouest (2002)

Convention d'Helsinki sur la protection du milieu marin dans la zone de la mer Baltique (1992)

Convention OSPAR pour la protection du milieu marin de l'Atlantique Nord-Est (1992)

Conseil de l'Arctique (1996)

Convention sur la conservation de la faune et de la flore marines de l'Antarctique (1980) et Protocole de Madrid sur la protection de l'environnement en Antarctique (1991)

Convention relative à la conservation de la vie sauvage et du milieu naturel de l'Europe (1979)

Emplois verts, options vertes

Quand on pense « emplois verts », on pense immédiatement au recyclage ou à l'énergie renouvelable – des emplois essentiellement techniques. Mais au fur et à mesure que nous recherchons des solutions durables, d'autres secteurs et industries passent par un processus d'amélioration écologique, prenant conscience de leur impact sur l'environnement et choisissant la voie de la durabilité. Quelles que soient les activités qui t'intéressent, tu peux les faire de manière verte et durable. Voici quelques exemples de secteurs en évolution et de personnes motivées par l'environnement.

Construction et architecture

Les promoteurs verts se distinguent des professionnels du bâtiment traditionnels. Ils font principalement appel à des



Spectral Services Consultants

matériaux de construction écologiques et donnent priorité à l'efficacité énergétique des immeubles – certains s'inspirent même des systèmes de chauffage et de rafraîchissement naturels utilisés par les termites. Peuvent-ils aussi conserver le caractère de maisons anciennes ou de bâtiments historiques ? Certains spécialistes transforment les bâtiments existants en lieux plus écologiques en améliorant par exemple l'isolation et en installant des panneaux solaires.

Prem Jain a fondé Spectral Services Consultants, la plus importante société indienne privée de conseil en ingénierie, qui a conçu plus de 1 000 bâtiments écologiques d'hôtels, d'hôpitaux et d'aéroports, et notamment l'aéroport international de Delhi. Lorsqu'elle travaillait sur les locaux de la banque ABN AMRO à Ahmedabad, elle ne s'est pas contentée de veiller à l'efficacité des bâtiments en matière d'énergie et d'eau : en aménageant des parkings à vélos et des douches pour le personnel de la banque, elle a voulu inciter les employés à ne pas venir travailler en voiture pour éviter les émissions de carbone.

Politique

La prolifération des partis verts à travers le monde prouve bien que la politique tient désormais compte des impératifs écologiques : entre 1999 et 2011, leur nombre est passé de 24 à 90, et les parlements régionaux et nationaux comptent aujourd'hui 229 représentants des verts.

Mais les dirigeants politiques n'ont pas besoin d'appartenir à un parti vert pour intégrer des éléments écologiques à leurs campagnes et à leurs idées. En 2007 par exemple, Helen Clark, l'ancienne Première ministre de Nouvelle-Zélande qui promettait de faire de son pays la première nation carbone neutre, était à la tête du parti travailliste.

Yolanda Kakabadse (à gauche), Présidente internationale du WWF – l'organisation de conservation de la nature – jette un pont entre la politique et la société civile.



Holcim Foundation

Co-fondatrice de Fundación Natura et de Fundación Futuro Latinoamericano, deux importantes organisations écologiques non gouvernementales d'Équateur, Yolanda Kakabadse a aussi été ministre de l'Environnement. Elle a joué un rôle important en qualité de principale négociatrice du projet Yasuni-ITT, qui vise à NE PAS exploiter les quelque 400 millions de barils de pétrole qui seraient enfouis dans l'Amazone équatorien. « Il faut que les dirigeants des quatre coins du monde comprennent que l'environnement et la biodiversité ne sont plus des questions réservées aux écologistes et aux scientifiques », a expliqué Yolanda Kakabadse à TUNZA. « Ces questions méritent de recevoir la même attention de la part des dirigeants que les crises économiques et les élections. Et les politiques vertes doivent s'accompagner d'une bonne information et de campagnes de communication sensibilisant les gens aux avantages du développement durable. »

Gastronomie et restauration

Aujourd'hui, la gastronomie durable s'intéresse à l'empreinte écologique des aliments. « Pensez au niveau mondial, mangez au niveau local », tel est le slogan du C5 Lounge à Toronto, Canada. Le restaurant s'efforce d'utiliser des ingrédients locaux et de limiter les distances parcourues par les aliments pour éviter les émissions de carbone.

Par ailleurs, Alice Waters, chef et propriétaire du célèbre restaurant Chez Panisse à Berkeley, a lancé une philosophie culinaire qui propose que « la cuisine soit basée sur les ingrédients de saison les meilleurs et les plus frais, produits durablement et localement ». Les étiquettes comme ceux du Conseil pour la bonne gestion des mers (MSC), qui labellisent les pêches gérées durablement, aident aussi la restauration à entrer dans l'économie verte.

Alain Passard, propriétaire du restaurant parisien étoilé L'Arpège, ne met plus de bœuf au menu depuis 2001 et propose moins de poisson et de volaille. Alain Passard s'évertue désormais à créer des plats à base de légumes cultivés durablement dans son potager basé sur le principe de la permaculture.

La réduction de notre consommation de viande est importante pour l'environnement parce que, par rapport aux légumes, il faut davantage de terres, d'eau et d'énergie pour produire la viande.



Philippe Vaures-Santamaria



BBC World Service/CC 2.0

Agriculture

Pour l'agriculture, le défi est immense : nourrir une population mondiale toujours plus nombreuse impliquera de doubler la production agricole au cours des prochaines années. Mais l'agriculture peut aussi être une des activités les plus nuisibles pour l'environnement.

Aujourd'hui, scientifiques et cultivateurs cherchent des moyens d'améliorer les techniques d'élevage et de culture, en minimisant l'usage de l'eau et des engrais et en créant des plantes résistantes aux maladies. Les agriculteurs du monde en développement sont

parmi ceux qui ont les plus grandes opportunités d'améliorer leurs rendements de manière durable.

Su Kahumbu-Stephanou dirige une entreprise sociale au Kenya. Elle travaille dans l'agriculture biologique depuis 14 ans et a mis en place tout un réseau de professionnels de l'agriculture qui réunit multinationales agroalimentaires et petits cultivateurs. C'est pour ces derniers qu'elle a mis au point l'application vocale iCow pour téléphone portable qui aide les éleveurs à surveiller les chaleurs de leurs vaches. Ils peuvent ainsi optimiser les périodes de reproduction et surveiller la nutrition des mères jusqu'au vêlage. Elle a également fondé la ferme bio du bidonville de Kibera sur une décharge de Nairobi. La ferme produit désormais quantités de fruits et légumes de qualité pour la population locale – choux et choux verts frisés, épinards, canne à sucre et fruits de la passion notamment.

Mode

Urban Outfitters propose depuis plus de 20 ans une collection de vêtements et d'accessoires urbains vintage créés à partir de tissus recyclés. Sa ligne Urban Renewal est un exemple parmi d'autres de l'entrée de l'industrie de la mode dans l'économie verte. Uniformes scolaires, polaires et tenues de foot – d'autres fabricants, de Patagonia à Nike, utilisent des plastiques recyclés pour réaliser leurs collections. Et chaque saison voit apparaître de nouvelles revendications de durabilité et de

commerce équitable : la styliste Katherine Hamnett n'utilise plus que des tissus naturels et écologiquement durables tandis que les grandes chaînes comme Marks & Spencer et des marques comme Adidas s'engagent à réduire l'empreinte écologique de leur chaîne d'approvisionnement.

La styliste américaine Eliza Starbuck (à gauche), finaliste du concours de mode écolo organisé dans le cadre de la semaine de la mode d'Amsterdam, s'est associée à



Eliza Starbuck

Urban Outfitters au printemps 2011. Ensemble, ils proposent une collection destinée à limiter le nombre de vêtements nécessaires pour composer une garde-robe complète, et leurs créations sont conçues pour durer dans le temps. Eliza Starbuck utilise aussi une technique de coupe zéro déchets : les différentes pièces des patrons sont imbriquées les unes dans les autres à la manière d'un puzzle, ce qui réduit les déchets de tissu d'environ 15 %. De plus, Eliza Starbuck a délaissé les boutons en plastique au profit de produits naturels.

Finance

Ces derniers temps, la finance n'a pas très bonne presse au niveau mondial. Pourtant, on peut travailler dans ce secteur et participer activement à la promotion d'économies vertes à travers le monde. Les innovateurs sont constamment à la recherche de financements sûrs leur permettant de lancer de grands projets destinés à réduire la pollution et les dépenses d'énergie, et à utiliser plus efficacement cette dernière.

Michael Liebreich, PD-G de Bloomberg New Energy Finance, société fondée en 2004, fournit des analyses et informations mondiales sur les énergies propres et sur les marchés du carbone. Cela permet aux investisseurs de prendre des décisions informées sur le développement d'entreprises durables et sur l'innovation en matière de technologies propres, tout en générant des profits. Michael est également membre du Conseil de l'agenda global pour l'énergie durable du Forum économique mondial.



Bloomberg

Musique et spectacles

Certains musiciens et célébrités s'expriment dans leurs mélodies et représentations, et ils se servent aussi de leur popularité pour sensibiliser leur public aux problèmes de l'environnement. Et pour montrer l'exemple, ils sont en train de réduire les émissions de carbone générées par leurs concerts.

Écologiste convaincu, Adam Gardner (à droite) du groupe Guster est un musicien particulièrement soucieux de l'environnement. En 2004, son épouse et lui ont fondé Reverb, une association à but non lucratif qui sensibilise les musiciens et leurs fans au respect de l'environnement et discute avec eux de ce qu'ils peuvent faire dans ce domaine. Reverb contacte également les organisateurs de concerts et de tournées, pour les inciter à utiliser des sources d'énergie renouvelables, réduire et recycler les déchets et mettre en place des programmes de compensation du carbone pour le public. En 2011, ils ont travaillé avec Sheryl Crow, Maroon 5 et Dave Matthews Band.

Daniela Jaramillo Troya, une déléguée Bayer pour la jeunesse et l'environnement 2009, vient de compléter une maîtrise en gestion de l'environnement et développement au London School of Economics (LSE).

Joe Black/Wiki Commons



Dynamisme et motivation

Par Alex Lenferma, délégué Bayer pour la jeunesse et l'environnement 2011, Afrique du Sud



Bayer AG

En octobre 2011, j'ai été ravi et très fier de participer à la Conférence des délégués Bayer pour la jeunesse et l'environnement à Leverkusen, en Allemagne. Je représentais l'Afrique du Sud et le Forum des étudiants du Consortium sud-est africain pour le climat. Réunissant 47 jeunes écologistes brillants venus de 18 pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, ce voyage de terrain parrainé par Bayer donne chaque année l'occasion à de jeunes passionnés d'environnement – choisis parmi 800 candidats – d'échanger idées et expériences, de nouer des liens utiles, de s'informer sur les technologies de pointe qui rendront le développement industriel plus durable, et de découvrir *de visu* comment le gouvernement, l'industrie et la société civile allemandes coopèrent pour protéger l'environnement et les précieuses ressources naturelles du pays.

La société Bayer nous a montré ce qu'elle fait, notamment dans le contexte de la durabilité. Elle nous a présenté ses recherches de pointe en matière de séquestre du CO₂ – qui peut ensuite servir de matière première pour produire du polyuréthane –, ses projets d'écoconstruction et la technologie des nanotubes de carbone qui améliorent l'efficacité des éoliennes. Bayer s'intéresse également au développement de cultures résistant à la sécheresse qui permettraient de nourrir une population mondiale toujours croissante.

Bien sûr, de telles innovations ont un coût écologique, et Bayer nous a expliqué comment la société

dépolluait les gaz brûlés de son usine d'incinération des déchets tout en utilisant la chaleur résiduelle pour produire de l'électricité. Elle nous a également montré comment elle utilise la chimie et la physique pour récupérer les précieux métaux lourds présents dans les déchets, et comment elle collabore avec l'agence nationale de protection de l'environnement pour préserver la qualité de l'air et de l'eau, grâce à un bateau laboratoire qui surveille la qualité de l'eau du Rhin. Et nous avons pu tester directement le travail en laboratoire. Certains d'entre nous ont créé des revêtements en nanotubes de carbone imperméables ; d'autres se sont essayés au processus de conception et de création d'un objet – un stylo en plastique – en tenant compte de chaque paramètre : de l'écoefficacité aux coûts de production en passant par la fabrication et la commercialisation.

Le PNUE était représenté par l'intervenant principal, monsieur Fulai Sheng, économiste attaché au Service économie et commerce du PNUE, père de l'initiative Économie verte lancée en 2007. À l'approche de Rio+20, Fulai Sheng a présenté une nouvelle manière d'envisager le concept. « La définition traditionnelle de l'Économie verte consiste à soumettre l'économie existante aux principes écologiques. Mais on peut aussi faire de l'écologie proprement dite une source de croissance et de prospérité économiques – un pilier du développement – afin de susciter des changements structurels à l'échelle mondiale », a-t-il expliqué.

Fulai Sheng a affirmé que le travail des délégués était un exemple de cette nouvelle vision des choses, et il a souligné le rôle que nous pouvons jouer en disant : « Vos projets montrent que les initiatives d'Économie verte, locales et à petite échelle, sont déjà en train de s'implanter et qu'elles ont le potentiel d'apporter des avantages économiques et environnementaux substantiels. Si nous voulons atteindre une Économie verte durable et équitable pour tous, il est indispensable d'utiliser des investissements publics et privés ciblés pour développer les innovations vertes de ce genre. »

La partie la plus motivante du voyage était peut-être de découvrir ce que les autres délégués font dans leurs pays respectifs. Les projets – tous passionnants – étaient d'une incroyable diversité : João Paulo Amaral est en train de créer une véritable culture du vélo à São Paulo, Brésil ; Gabriel Gerardo Weitz apprend aux enfants à faire des chauffe-eau solaires à partir de bouteilles en plastique usagées en Argentine ; Pat Pataranutaporn travaille sur une bactérie mangeuse de polystyrène en Thaïlande ; Patricio Javier Mora Araya reconstruit un monument national au Chili à partir des gravats du tremblement de terre ; Zhan Hong Low fabrique des t-shirts à partir de bouteilles en PET recyclées à Singapour ; et tant d'autres exemples. Après avoir passé une semaine avec des jeunes qui ont tant d'idées nouvelles, d'énergie et de passion, j'ai quitté la conférence en sentant un vent d'optimisme quant à notre avenir commun. »

Une inspiration partagée



CSCP

La dynamique Ginnie Guillén fait partie des délégués Bayer pour la jeunesse et l'environnement qui ont animé des ateliers et participé au jury 2011. Originaire de Mexico, Ginnie est consultante au Centre de collaboration PNUE/Institut Wuppertal sur la consommation et la production durables (CSCP), institut de recherche indépendant et groupe de réflexion. Chez TUNZA, nous avons remarqué

qu'à chaque fois que Ginnie était dans une pièce, les délégués gravitaient autour d'elle pour avoir son avis sur leur projet et prendre conseil. Nous lui avons demandé ce que sont la consommation et la production durables, et comment tous nos lecteurs pourraient profiter des compétences du Centre.

Le terme « consommation et production durables » (CPD) a été inventé par la Commission européenne et autres grands organismes internationaux pour décrire la manière dont les entreprises peuvent innover ou améliorer leurs pratiques existantes. Mais en réalité, il recouvre bien plus que cela. C'est une approche globale et systématique du développement durable, tout un mode de vie. C'est un ensemble de valeurs et de principes de production et de consommation qui prennent en compte les limites de la nature et les besoins de la société. Elle implique de faire des choix concernant ce que nous consommons et exigeons des producteurs. Ces principes peuvent guider les politiques des entreprises et des gouvernements, mais ils peuvent tout aussi bien s'appliquer à n'importe quel projet.

Le CSCP a été créé pour trouver des moyens de mettre en œuvre les principes CPD à chaque fois que c'est possible. Nous faisons des recherches et créons les outils qui permettent d'intégrer la durabilité à tout projet ou proposition. Nous mettons les gens en contact et les incitons à travailler ensemble, à tous les niveaux – associations locales, grandes entreprises et gouvernement. Nous aidons aussi à développer à plus grande échelle les innovations locales durables – comme les projets que

les délégués présentent à la conférence – pour qu'elles puissent s'étendre et avoir un impact plus important dans le monde.

À quoi les jeunes doivent-ils penser lorsqu'ils préparent un projet ou une entreprise durable ?

Chaque projet est différent, mais assurez-vous d'abord qu'il existe des moyens d'évaluer votre projet en termes socioéconomiques et environnementaux concrets. La clarté des objectifs est un aspect essentiel de tout projet. Nous commençons généralement par rédiger un descriptif des objectifs visés en étudiant les limites de la situation actuelle, puis nous créons un plan d'action détaillé qui fasse le lien entre l'idée et le résultat attendu.

Prenons l'exemple d'un chef d'entreprise qui essaie de créer un produit durable – qu'il s'agisse d'une cuisinière à combustible non polluant ou d'un ordinateur solaire portable. Il doit se demander si les ressources, la technologie et les compétences nécessaires existent, et où et comment les trouver. Il doit envisager tout le cycle de vie du produit. Cela permet de rédiger un calendrier qui tienne compte des contraintes existantes.

Mais il faut aussi rester souple. Cela ne doit pas se faire au détriment de la clarté, mais il faut s'attendre à relever les défis en réagissant rapidement. Quand les choses ne marchent pas d'une certaine façon, il faut être prêt à en essayer une autre, en tenant compte des limites de l'environnement et du bien-être social.

Comment votre travail aide-t-il à concrétiser la vision du PNUE et comment est-il bénéfique pour le monde ?

Nous faisons passer le message qu'il est possible d'adopter un mode de vie durable, et nous créons des liens et facilitons l'entente entre les différentes parties. Notre travail aide les autres à comprendre que la consommation et la production durables sont possibles et que cela n'implique pas forcément des sacrifices ou coûts supplémentaires. C'est ainsi que la CPD soutient toutes les initiatives de transition à une économie verte.

Pouvez-vous aider nos lecteurs qui ont des projets ?

Bien sûr ! Rendez-vous sur www.scp-centre.org et écrivez-nous à info@scp-centre.org.

Une visite à la « forêt du roi »

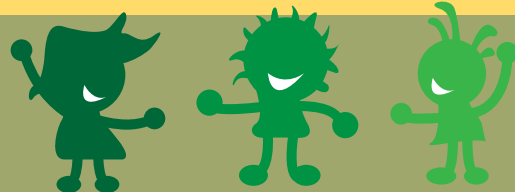
Pour la première fois cette année, les délégués Bayer ont eu l'occasion de se rendre dans une des plus anciennes forêts d'Allemagne, la Königsforst, ou « forêt du roi », ainsi baptisée parce qu'elle était autrefois un terrain de chasse réservé à la royauté. C'est Stephan Schütte, responsable des forêts nationales de Rhénanie du nord-Westphalie, qui leur a servi de guide. À 10 km à peine de Cologne, cette forêt de 3 000 hectares constitue un formidable espace vert urbain. Elle est également gérée pour la production de bois (du pin et de l'épicéa notamment). Les gardes forestiers ont montré aux délégués comment ils mesurent et marquent à la main les arbres de cette luxuriante forêt. Ils sélectionnent les spécimens qu'ils laisseront pousser jusqu'à maturité pour leur bois, et ceux qu'ils abattront pour que les autres arbres aient suffisamment d'espace pour se développer. Soigneusement gérée elle aussi, la chasse est indispensable à l'équilibre de l'écosystème. En l'absence de contrôle, les animaux sauvages comme les cerfs et les sangliers – qui n'ont pas de prédateur naturel ici – peuvent détruire les arbres. L'Allemagne ne possède plus que 30 % de sa couverture forestière d'origine, mais une protection aussi efficace que celle-ci permet aux forêts allemandes de rester financièrement et écologiquement durables.

Bayer AG

Bayer AG



Jeunes leaders



Bayer AG

S.E. Rudianto

Sarah Ervinda Rudianto, Indonésie

La communauté agricole du village de Kidang Pananjung, dans l'ouest de Java en Indonésie, ne possède pas de système de gestion des déchets. En général, les cultivateurs se débarrassent comme ils peuvent des ordures et du fumier, ou ils les brûlent. Par ailleurs, les villageois cuisinent au bois – collecté illégalement – ce qui aggrave le déboisement et les glissements de terrain. Mon projet offre une solution à ces problèmes grâce à des réacteurs à biogaz.

En laboratoire, j'ai testé diverses proportions de substrat pour trouver la meilleure combinaison pour la production de biogaz. J'ai découvert que le biogaz produit à partir de quantités égales de bouse de vache et de déchets organiques était 25 fois plus efficace que la bouse seule et 30 fois plus que les déchets organiques seuls. Ensuite, j'ai installé un bioréacteur chez un personnage influent du village. C'est un aspect important parce que le grand défi est de changer les mentalités et les modes de vie.

Le réacteur sert aujourd'hui d'exemple quand j'organise des ateliers dans le village. Mon objectif final est d'avoir un bioréacteur dans chaque quartier et que les villageois apprennent à installer et à faire fonctionner eux-mêmes les équipements. Une fois par semaine, je me rends dans le village pour diriger un atelier, et je vérifie les substrats utilisés et la pression du bioréacteur. J'envisage aussi de construire un biodigester permettant de desservir huit ou dix maisons.

Le réacteur produit aussi un excellent engrais. Je travaille sur un système de gestion qui permettrait aux paysans de l'utiliser pour amender leurs champs ou de le vendre pour générer des revenus. Je rêve que Kidang Pananjung serve un jour de modèle pour les villages indonésiens intéressés par le biogaz.



Bayer AG

M. Muli

Michael Muli, Kenya

Au Kenya, de nombreux foyers continuent à cuisiner principalement au charbon de bois et au bois, ce qui cause une dangereuse pollution intérieure. La collecte du bois de feu contribue au déboisement et les populations ont du mal à se débarrasser de leurs déchets ménagers.

Une solution à tous ces problèmes consiste à fabriquer des briquettes de déchets ménagers. Le groupe avec lequel je travaille continue à tester divers types de déchets ainsi que les proportions les plus efficaces. Jusqu'ici, nous avons trouvé que la sciure, les déchets de papier et les feuilles sèches étaient encore plus performants que le charbon de bois.

Notre projet comporte deux facettes. La première cible les foyers ruraux à faibles revenus. Nous apprenons à des groupes locaux à fabriquer des briquettes : ils utilisent des déchets adaptés, les trempent dans l'eau et forment ensuite les briquettes à l'aide d'une machine très simple que nous avons mise au point et qui en presse huit à la fois.

L'autre aspect du projet concerne les populations urbaines qui, bien qu'ayant accès au gaz naturel et au kérosène, continuent à utiliser du bois et du charbon de bois parce qu'ils sont moins chers. Mon groupe a prévu de créer une fabrique de briquettes. Nous récupérerons des déchets comme la sciure et les déchets agricoles – feuilles d'ananas, petites découpes de cuir, balle de riz, etc. Les briquettes ainsi fabriquées seront plus écologiques que le bois et le charbon de bois, et nous les vendrons dans les supermarchés. Et à 2 cents la briquette, elles seront moins chères que le charbon de bois.

Ce projet vise à créer des emplois pour les jeunes de Nairobi, à sensibiliser les gens aux répercussions de l'utilisation du bois et du charbon de bois, à encourager une gestion responsable des déchets, et à introduire des technologies vertes – et des combustibles moins polluants – dans les communautés urbaines et rurales. Nous avons pris un bon départ. Aujourd'hui, notre plus grand défi est de trouver un local à Nairobi où nous puissions commencer la fabrication des briquettes.



Le concours Bayer des jeunes leaders de l'environnement, jugé dans le cadre du voyage d'étude de Leverkusen, récompense des projets originaux ayant le potentiel de changer ou de sauver des vies, pouvant être développés à plus grande échelle et qui sont écologiquement durables. Durant la semaine, 18 projets – soit un par pays – ont été présentés au panel de représentants de Bayer et du PNUE. Les quatre projets que voici seront soutenus à concurrence de 1 400 dollars.



Bayer AG

M. Reyes

María Reyes, Équateur

Le mercure est un des polluants les plus toxiques au monde : il provoque des troubles du système nerveux, la destruction de la faune et de la flore, et des anomalies congénitales. En Amérique du Sud, on l'utilise pour extraire de l'or, polluant ensuite les rivières et les marécages. Dans certaines régions d'Équateur, l'eau ainsi contaminée sert d'eau « potable », dans l'agriculture et l'aquaculture, et pour le bétail.

Je propose une solution peu coûteuse et efficace, qui consiste à utiliser la fougère aquatique *Anabaena azolle* – dont on sait qu'elle fixe le mercure – pour dépolluer l'eau des rivières. Je prévois de mettre en place un système de nettoyage de la Siete dans la région de Ponce Enríquez. Je propose de faire transiter la rivière par de petits bassins dans lesquels serait cultivée la fougère. Les plantes contaminées seraient ensuite enfouies comme d'autres déchets polluants. Tout en décontaminant la rivière, nous devons aussi convaincre les industriels qu'il est intéressant financièrement pour eux d'assumer la responsabilité du traitement des eaux polluées.

La fougère *Anabaena azolle* serait cultivée et fournie par des agriculteurs locaux qui tireraient profit de cette activité. Parallèlement à ses propriétés de fixateur du mercure, la fougère peut aussi être cultivée pour produire un engrais bio riche en azote, et c'est un excellent fourrage. Bien que notre projet mette l'accent sur un problème local, la contamination par le mercure est un risque mondial. Si l'usage de l'*Anabaena azolle* se répand, cette fougère pourrait faire une différence énorme en termes de santé écologique et humaine.



Bayer AG

Meilai Pediapco

Mary Jade P. Gabanes, Philippines

En tant qu'enseignante spécialisée, je me suis aperçu que personne ne pense jamais à sensibiliser les enfants handicapés à l'environnement, et encore moins à inclure leur voix dans la Brigade verte – pourtant, ils peuvent eux aussi participer activement à la résolution des problèmes.

J'ai décidé de changer cela en commençant par leur enseigner des concepts écologiques de base, adaptés à leur niveau de compréhension. « Cet arbre, cette plante, toi et moi, le sol sous nos pieds, nous faisons tous partie de l'environnement. Si nous le négligeons, il ne sera peut-être plus là demain. »

Nous avons commencé des séances de thérapie artistique, en bricolant avec des matériaux recyclés. Cela améliore la motricité des enfants et leur coordination main/œil. Nous avons également produit un spectacle musical sur le thème de l'environnement pour les victimes du tsunami japonais dans lequel un enfant aveugle chantait, des enfants sourds et muets s'exprimaient en langage des signes et un enfant handicapé mental dansait. Le spectacle a attiré 700 personnes et les chaînes de TV et la presse en ont parlé. Imaginez combien de cœurs nous avons touchés !

Enfin, j'ai organisé une expo photos dans le plus grand centre commercial de notre ville, pour montrer aux milliers de gens qui s'y rendent chaque jour ce que font ces enfants handicapés, en espérant que cela les incitera aussi à agir.

Pourquoi choisir des enfants handicapés ? Parce qu'ils sont très bien placés pour faire passer le message environnemental. Quand des gens comme toi et moi voient ces enfants-là s'engager au profit de cette cause malgré leurs handicaps, ne sommes-nous pas tentés de dire : « Et moi, que puis-je faire de plus ? »



Stanford University

K. Smith/Alaska/Specialist/Stock

Commençons par des concessions personnelles



R. Davis/Aurora/Specialist/Stock



Théologienne et philosophe, Karen Armstrong a écrit plus de 20 ouvrages sur les traditions des religions du monde, et elle s'intéresse en particulier au rôle de la religion et de la spiritualité dans le monde moderne. En 2009, Karen s'est vu décerner le prix TED (organisation qui travaille pour propager « des idées qui méritent d'être diffusées ») qui récompense chaque année la vision d'une personne exceptionnelle et lui donne la possibilité de concrétiser son rêve d'un monde meilleur. Grâce aux 100 000 dollars du prix, Karen a lancé la *Charte de la compassion*, un document sur lequel les chefs religieux peuvent se baser pour œuvrer en faveur de la paix. La Charte d'appuie sur le principe de la Règle d'or : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse ». TUNZA a demandé à Karen si les enseignements des religions du monde pouvaient nous être utiles au moment où nous réévaluons nos rapports avec la Terre dans la préparation de Rio+20.

TUNZA : Quel est le lien entre les enseignements religieux et spirituels et la protection de l'environnement et le développement durable ?

Karen : Dès le départ, toutes les religions du monde se sont préoccupées des ressources de la Terre. Les peuples antiques craignaient que la planète ne s'use si elle était constamment pillée, d'où l'origine des sacrifices. Les cultures anciennes mangeaient très rarement de la viande qui n'avait pas été sacrifiée selon des rites spirituels honorant l'animal. Aujourd'hui encore, dans la brousse, les chasseurs cherchent à honorer l'animal qu'ils tuent, reconnaissant le fait que chasseur et chassé sont tributaires l'un de l'autre et partagent la même épreuve.

En Chine, au 8^e siècle avant notre ère environ, les aristocrates s'aperçurent que le gibier, autrefois très abondant, était en train de décliner. S'ensuivit toute une série de rites qui encourageaient la noblesse à vivre avec modération au lieu de tuer et consommer avec désinvolture. Non seulement les banquets se firent moins opulents, mais on commença à penser, parler et se comporter avec davantage de modération et de réflexion dans tous les aspects de la vie. Des siècles plus tard, une révolution industrielle pillant à nouveau la nature et un cycle de guerres terriblement destructrices firent renaître ces modes de pensée, donnant naissance au confucianisme et au taïisme.

Les méditations bouddhistes et jains, elles, montrent de la compassion pour toute créature existant sur Terre. Toutes ces pratiques nous rappellent qu'il faut être sensible à la vie quelle qu'elle soit, en empathie avec elle, et s'en soucier autant que de nous-mêmes – c'est cela la compassion. Ce changement de perspective permet aux humains d'aller au-delà de la mentalité

égoïste et avide du « moi d'abord » qui nous pousse à prendre plus que le nécessaire et provoque déséquilibre et souffrance.

Vous dites donc que les Chinois comprirent que les lois ne parviendraient pas à mettre un terme à la chasse mais qu'un changement de sentiment et de philosophie pouvait le faire ?

Oui, et c'est un point important. Pour sauver l'environnement, nous avons tout de même besoin de lois – une réglementation complète concernant nos déplacements en avion et en voiture. Ce ne sera pas très populaire, et il faudra donc aussi que s'opère une sorte de transformation interne qui pousse les gens à accepter d'abandonner les privilèges et le confort qu'ils considèrent comme acquis – et c'est là qu'interviennent les grands principes des religions du monde.

Je ne dis pas qu'il faille accepter aveuglément les doctrines et croyances. L'idée que la religion est uniquement une question de « croyance » date seulement de la fin du 17^e siècle, et elle fausse la perception qu'en ont les Occidentaux. À l'origine, toutes les soi-disant doctrines religieuses étaient essentiellement des programmes d'action. On ne peut pas comprendre de quoi il s'agit si on ne pratique pas – comme c'est le cas pour toute compétence, comme la danse par exemple. On n'apprend pas à danser en lisant un livre. Il faut s'entraîner pendant des années, et développer la compétence nécessaire pour se mouvoir avec une grâce qu'un corps sans entraînement n'aura jamais. De même, un enseignement religieux de mythe ne prend son sens que lorsqu'on le traduit dans la pratique ; ce n'est qu'à ce moment-là qu'on découvre qu'il vous dit une vérité sur la nature humaine.

Ainsi, lorsque Jésus demande à ses disciples de croire, il ne leur demande pas d'accepter sa doctrine. Il leur demande

de s'engager à travailler pour le royaume de Dieu, un monde où riches et pauvres s'assièrent un jour ensemble à la même table. Les cinq piliers de l'islam imposent de jeûner et de faire l'aumône – la faim nous rappelle les souffrances d'autres gens et l'existence de choses plus importantes que le confort personnel. Le judaïsme consiste à mettre la Torah en pratique. Le confucianisme concerne le respect et la courtoisie tandis que le bouddhisme ne s'embarrasse d'aucune croyance !

Le guide de comportement au cœur de toutes les fois est résumé dans la règle d'or : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse ». Cette règle ne concerne pas seulement les êtres humains, elle s'étend aussi aux espèces et à l'environnement, parce que nous faisons partie de la nature et que nous devons traiter la nature comme faisant partie de nous-mêmes.

Alors pourquoi avons-nous perdu cet enseignement de vue ?

Nous avons tout simplement été pris au piège de la culture de l'économie fondée sur l'argent dans laquelle nous vivons. Nos cerveaux étaient conçus pour nous aider à survivre dans un environnement où le simple fait de se nourrir était un véritable défi. Aujourd'hui, nous sommes nombreux à avoir tout ce dont nous avons besoin, mais nous continuons à faire preuve d'une avidité impulsive et à nous emparer d'un maximum de choses que nous pensons essentielles. Le résultat, c'est que nous vivons dans une économie qui nous dit que nous devons constamment dépenser de l'argent pour acheter du superflu.

Les connaissances scientifiques sont-elles responsables de l'érosion de notre sentiment de parenté avec la nature ?

Au contraire. La science nous montre la complexité de la nature et de l'évolution humaine. La science devrait nous emplir d'un respect absolu pour la nature et nous rappeler notre ignorance : nous savons si peu des espèces encore inconnues qui jouent toutes un rôle dans le soutien de nos écosystèmes, que nous nous attachons à détruire avec autant d'égoïsme que d'acharnement.

Un examen discipliné fondé sur la science peut nous permettre de dépasser notre perspective autocentrée, en nous aidant à vraiment comprendre la magnificence de notre planète. La prière bouddhiste qui va avec la méditation compatissante dit : « Chérissons toutes les créatures » – toutes, sans exception – comme le fait une mère avec son enfant unique. C'est le genre de préoccupation que nous devons avoir. Elle oublie l'ego.

Le monde naturel est aussi une des premières choses susceptible de donner aux humains le sens du divin et d'inspirer le respect. On se sent transcendé à la vue d'un magnifique ciel étoilé, de l'océan ou des montagnes.

Aux quatre coins du monde, de jeunes militants se préparent à participer à Rio+20. C'est une nouvelle occasion pour le monde de se réunir et d'être le catalyseur d'un changement de mentalité. Que doivent garder à l'esprit ces jeunes ?

Comme dans toute pratique spirituelle, cela commence au niveau personnel : on ne peut pas demander à d'autres de mieux protéger l'environnement quand on n'est pas prêt à faire des changements dans sa propre vie – marcher au lieu de prendre la voiture, se demander si un voyage en avion est vraiment nécessaire, ne pas renouveler constamment sa garde-robe.

Le grand défi de notre temps est de bâtir une communauté mondiale dans laquelle les êtres humains puissent vivre ensemble, dans la paix et le respect. Les jeunes du monde entier ont ici l'occasion de travailler ensemble, quelles que soient leurs croyances ou leurs motivations.



T. Crocetta/BIOSphoto/Specialist Stock



S. Corlett/Design Pics/Still Pictures



S. Soh/UNEP



A. Boonsiri/UNEP

7 pas vers l'avenir

Le plastique des océans

Nous connaissons tous l'énorme problème des plastiques qui polluent les océans. La société Method, de San Francisco – qui fabrique des produits de nettoyage écophiles – a collaboré avec la société de recyclage de plastiques Envision pour mettre au point une bouteille fabriquée à partir de déchets de plastique récupérés par des associations de nettoyage des plages – notamment à Hawaï, à la pointe sud de la plaque de déchets du Pacifique nord. Baptisé Ocean PCR, le matériau comprend 25 % de plas-

tique provenant de la plaque et 75 % de polyéthylène recyclé, et sa qualité est comparable à celle des polyéthylènes vierges haute densité (PEHD) – le type de plastique le plus utilisé pour les bouteilles de lait, de shampooing, etc. Le plastique recyclé peut lui-même se recycler indéfiniment si on le mélange à des PEHD. Cela n'empêche pas les plastiques de polluer l'océan, mais si cette innovation se répand, nous pourrions un jour recycler et réutiliser tous les plastiques qui existent déjà au lieu d'en fabriquer de nouveaux.

Method Products Inc.



Le recyclage de l'eau

En Afrique du Sud, la société Cleareidge a mis au point un bioréacteur qui utilise des bactéries pour dépolluer les eaux grises – des eaux qui peuvent encore servir. Les bactéries se nourrissent des impuretés présentes dans l'eau, et la méthode est beaucoup plus efficace et moins gourmande en énergie que le nettoyage de l'eau par pompage et filtrage. Le système est constitué de bouteilles en PET récoltées et placées dans des réservoirs pour former une vaste surface sur laquelle les bactéries peuvent se développer. La plupart des

stations de lavage automobile d'Afrique du Sud utilisent désormais ces bioréacteurs pour recycler la même eau, ce qui permet d'économiser, pour quatre voitures lavées, l'équivalent de la consommation d'eau potable d'une famille. Le même principe pourrait s'appliquer aux douches, au lavage des sols et à bien d'autres utilisations, et les matériaux nécessaires sont disponibles partout. Ce type de bioréacteur pourrait permettre de réduire les déchets et d'économiser de l'eau potable partout dans le monde.

www.cleareidgeprojects.com



Le CO₂ au service de l'innovation

Grâce à une toute nouvelle technologie mise au point par Bayer AG et le CAT Catalytic Center, il est désormais possible d'utiliser le CO₂ récupéré dans une centrale à charbon pour produire des polyols – les substances chimiques qui servent à produire le polyuréthane. Le polyuréthane, actuellement fabriqué à partir de combustibles fossiles, entre dans la composition d'articles courants comme les matelas en mousse et le matériel de sport. C'est aussi un excellent isolant pour

le bâtiment. Aujourd'hui, les chercheurs sont parvenus à réduire la quantité de pétrole nécessaire pour le fabriquer : ils ont incorporé les nouveaux polyols à base de CO₂ dans la chaîne polymère, tout en empêchant la libération du carbone dans l'atmosphère. Bayer a commencé à tester le processus dans une installation pilote pour vérifier qu'il est à la fois écoénergétique et écologique. Il est possible que nous commençons à dormir sur du polyuréthane à base de CO₂ dès 2015.

Michael Rennertz/Bayer AG



De l'utilité des déchets

Les déchets végétaux, le papier et les ordures municipales peuvent prendre des années avant de se désintégrer dans les sites d'enfouissement en émettant du méthane. Le Muncher est un tout nouveau système de compostage aérobie des déchets naturels qui effectue le processus en moins d'une heure. Il réduit de 70 % la masse de déchets tout en les transformant en produits dérivés utiles et en tuant les pathogènes. Le processus fait appel à des microorganismes naturellement présents qui digèrent les déchets

et produisent de l'engrais bio riche en nutriments. Fonctionnant à l'électricité, le prototype traite déjà 5 tonnes de déchets par jour ; un modèle industriel aurait une capacité quotidienne de 500 tonnes. Le système permettrait notamment d'augmenter la capacité des sites d'enfouissement et de traiter les déchets organiques des restaurants et hôtels. Comme le Muncher élimine aussi les toxines comme les PCB, les déchets azotés et le pétrole brut, il pourrait se révéler utile dans la réhabilitation de sites pollués.

jildickinson/Ecologico-Logic



De l'eau et de l'énergie

Les usines de désalinisation jouent un rôle vital dans les régions arides comme le Moyen-Orient, mais le processus est extrêmement coûteux et énergivore. Par ailleurs, en Chine, la législation stipule que les nouvelles centrales électriques doivent fournir leur propre eau douce. Tenant compte de ces deux impératifs, une société israélienne vient de construire une usine de désalinisation innovante dans le district Hangu de Tianjin, pour alimenter en eau les chaudières à vapeur d'une proche

centrale gérée par l'État. Le processus de désalinisation est alimenté par la chaleur perdue récupérée dans la centrale. L'eau de mer est chauffée par la vapeur puis évaporée pour produire de l'eau douce et du sel de table. Vingt pour-cent des 200 000 mètres cubes d'eau douce produits quotidiennement par l'usine servent à alimenter les chauffe-eau à vapeur de la centrale et le reste fournit de l'eau potable à la population locale, conformément à la loi.

IDE Technologies Ltd



Une efficacité hybride

Tout conducteur soucieux de l'environnement rêvait jusqu'ici d'une Prius hybride, qui roule à l'essence et à l'électricité. Cela risque de changer avec le lancement de la nouvelle Volvo V60, premier véhicule hybride rechargeable doté d'un moteur diesel. Cette voiture peut fonctionner uniquement à l'électricité : sa batterie lithium-ion de 12 kWh, rechargeable sur secteur en moins de quatre heures et demie, lui confère une autonomie de 50 km, parfaite pour les petits trajets quotidiens. Sur des distances

plus longues, la V60 maximise l'efficacité et minimise les émissions en associant moteur électrique et moteur diesel – un choix intéressant dans la mesure où le diesel produit plus d'énergie par litre que l'essence et que le moteur diesel nécessite moins de carburant pour fonctionner. La V60 Diesel Hybrid peut parcourir 1 200 km avec un plein, et sa sobriété est remarquable : 1,9 l/100 km, soit moins de la moitié de la consommation retenue par les directives européennes pour les nouvelles voitures de tourisme.

Volvo



Un tunnel solaire

Même s'il respecte l'environnement, le train est un moyen de transport nécessitant de grandes quantités d'énergie. Actuellement, cette énergie est fournie par des moteurs diesel ou par l'électricité – cette dernière étant souvent produite par des centrales à charbon. Nous sommes encore très loin de trains fonctionnant à l'énergie solaire, mais l'Europe vient d'ouvrir son premier tunnel solaire en

Belgique, sur la ligne à grande vitesse Paris-Amsterdam. Plus de 50 000 mètres carrés de panneaux solaires couvrent les 3,4 km de toit, et ils génèrent suffisamment d'énergie pour éclairer les panneaux de signalisation et les gares locales. Les panneaux alimentent l'équivalent de l'ensemble du réseau ferroviaire belge un jour par an – tout en diminuant de 2 400 tonnes les émissions annuelles de CO₂.

www.henderyckx.com





EMVL/GNU FDL

Rêver et voir plus loin



RIO+20
Conférence des Nations Unies sur le développement durable

BRICE LALONDE a dirigé un syndicat étudiant et fondé un parti politique. Il s'est présenté à la présidentielle française, a été ministre français de l'Environnement puis Ambassadeur du climat lors de négociations internationales. Aujourd'hui, il est le coordinateur du Secrétaire général de la Conférence des Nations Unies sur le Développement durable – c'est-à-dire Rio+20. Lors de sa rencontre avec Tunza, nous avons commencé par lui demander comment les jeunes pouvaient s'investir.

« **Q**ue cela nous plaise ou non, nous vivons dans un univers mondialisé. Il faut que nous nous adaptions au concept de citoyenneté planétaire. À Rio+20 et au-delà, les jeunes peuvent veiller à ce que les dirigeants ne pensent plus uniquement à leurs propres intérêts nationaux.

Les problèmes environnementaux – mais également socioéconomiques – qui nous préoccupent sont d'envergure planétaire, ils nous concernent donc tous. Il faut penser, agir et nouer des contacts à l'échelle planétaire. Les outils sont là : Internet et les réseaux sociaux ne connaissent pas de frontières et ont fait la preuve de leur puissance à travers le monde durant 2011. Les jeunes ont grandi avec eux, ils les comprennent, ils savent les utiliser. Grâce à ces outils, vous êtes déjà nombreux à réagir en citoyens planétaires. Et vous ne devez pas vous laisser brider par la sagesse conventionnelle. Les décisions qui sont prises aujourd'hui concernent votre avenir. Il faut parfois savoir dire « non », se rebeller, rêver un peu et voir plus loin que ce qu'acceptent les personnes plus âgées. C'est indispensable.

En 1992, le discours de Severn Suzuki (voir page 10) était motivant parce qu'il sortait de la norme, et il n'a rien perdu de sa résonance. J'espère qu'il en sera de même pour Rio+20 et que la conférence conservera sa pertinence en 2032.

Vingt ans après la déclaration de Rio, ses trois conventions et l'Agenda 21, nous devons faire en sorte que Rio+20 soit placé sous le signe de la mise en application et de l'action. Pour commencer, il faudrait confirmer qu'un environnement sain est bon pour l'économie, et convenir ensuite d'un calendrier de mise en œuvre des Objectifs pour le développement durable (ODD).

Souvent, les dirigeants n'ont pas la possibilité ou le temps d'adopter la vision à long terme que nécessite le développement durable. Pourtant, cette vision à long terme est essentielle pour les gens ordinaires et en particulier les jeunes.

Pour changer les choses, il faut faire intervenir tous les acteurs – pas seulement après coup comme c'est si souvent le cas actuellement. Ils doivent faire partie intégrante de l'ensemble du processus de développement. Je veux parler des collectivités, des municipalités et de la société civile – y compris les jeunes – et aussi des entreprises et de l'industrie.

Il est vraiment important de présenter cette vision à long terme au monde des affaires. Nous devons faire participer les acteurs du commerce et de l'industrie, et trouver ensemble des moyens de fournir des investissements et des financements qui encouragent l'innovation et le développement d'une économie verte, axée sur les énergies renouvelables, pour développer de manière durable et éliminer la misère. Et ensuite, au travail !

Vous, les jeunes, êtes nombreux à pouvoir être des moteurs du changement, en discutant autour de vous – en famille, au travail, au lycée ou à l'université. En tant que consommateurs, vous pouvez faire des choix intelligents pour l'environnement. Là aussi vous ferez une différence. Et n'oubliez jamais la devise de Rio 1992 : « Penser mondialement, agir localement ».

Rio 1992 est arrivé à un moment de changements géopolitiques, juste après l'extraordinaire chute du Mur de Berlin. À l'époque, la conférence innovait totalement : pour la première fois, les dirigeants du monde se réunissaient pour prendre des décisions en faveur de l'environnement et du développement.

Aujourd'hui, le monde est aux prises avec une crise financière et économique, avec une crise de l'endettement. Pourtant, les discussions concernent surtout le court terme, au lieu de porter sur notre dépendance des sources d'énergie fossiles, l'appauvrissement de nos ressources et la surconsommation qui sont en train de créer d'immenses dettes environnementales. Vous pouvez aider à changer cela. Mais n'oubliez pas que les solutions ne tombent pas du ciel. »